

gals le déclarant facultatif à partir du 1er janvier 1870. Il devint obligatoire pour le nouvel empire d'Allemagne, le 1er janvier 1872.

Parmi les spécialités de Koenigsberg, citons les ouvrages en ambre jaune.

E. LAIGNEAU.

[L'Épicerie Française].

EN CE TEMPS-LÀ, —

C'ÉTAIT EN 1846!

En ce temps-là — c'était en 1846, — sir Robert Peel assembla ses disciples et leur dit :

“Considérez les avantages qui vous ont été départis par Dieu et par la nature, notre position géographique sur les confins de l'Europe occidentale servant à rattacher le nord de l'Europe et le continent de l'Amérique et rendue encore plus belle par la découverte de la navigation à vapeur, qui a mis Londres à dix jours de Saint-Petersbourg et de New-York; considérez les richesses minérales de notre sol, ces couches immenses de houille et, de minéral de fer, qui sont comme les nerfs et les muscles de vos manufacturiers; considérez, en outre, les avantages qui vous sont acquis, un capital dix fois plus considérable que celui de toute autre nation du monde, une longue expérience jointe à une énergie naturelle inhérente au caractère national et entretenue par le libéralisme de nos institutions; considérez tout cela et dites “si l'Angleterre peut redouter la concurrence de l'étranger. Laissez entrer les produits étrangers, car aujourd'hui vous n'avez plus rien à craindre pour tous ceux qui vous touchent”. Le vin, ce n'est pas une de vos fabrications; les soleries riches, vous ne les fabriquez pas, ou, du moins, que dans une très petite mesure. Pour tout article dans lequel les moteurs à vapeur ou le minéral peuvent être de quelque valeur, vous n'avez personne à craindre.”

Cela revenait à dire qu'on ne doit pas craindre d'engager la lutte quand on est très solidement armé, et que l'adversaire ne l'est pas.

Et cette considération ne fut pas d'un médiocre poids pour ouvrir à la lumière les yeux des Anglais, jusqu'alors si féroce-ment protectionnistes.

o o o

Et alors, les disciples de Peel partirent pour l'Europe, porteurs de la bonne nouvelle, et d'autant plus zélés pour la propagande de la saine doctrine qu'ils savaient que leur pays avait tout à gagner et rien à y perdre.

Et, tout de suite, ils trouvèrent en France des alliés empressés. C'étaient ces savants docteurs de la loi aux lumières desquels Peel avait fait allusion. Ils ne se contentèrent pas d'accueillir la doctrine, ils la commentèrent et l'amplifièrent

rent même dans maints discours et dans maints écrits, aussi zélés que les apôtres britanniques et plus désintéressés, en somme; car la France avait tout à y perdre et rien à y gagner.

Et ainsi fut créée une religion nouvelle.

Ils affirmèrent que l'intérêt d'un pays n'était pas de consommer ses propres produits, mais au contraire les produits des autres. Il se trouva que ces “autres”, c'étaient les Anglais; mais ce sont là des choses qui n'ont rien à faire avec le fond de la doctrine.

Ils enseignèrent, aussi, que l'intérêt d'un pays était d'acheter tous les produits dont il avait besoin à celui qui les produisait à meilleur marché. Il advint que ce pays était encore la Grande-Bretagne; mais cela était sans importance au point de vue des principes.

Puis ces principes furent transformés en dogmes. Il fut proclamé comme vérité intangible que “plus un peuple importe, plus il s'enrichit”; autrement dit : “qu'une nation gagne d'autant plus, que la somme des produits qu'elle importe surpasse la somme des produits qu'elle exporte”.

Et ce dogme fut si solidement établi qu'un des néo-apôtres français, Baudrilart, déclara, aux applaudissements de la Grande-Bretagne, — qui n'avait pas trouvé celle-là! — que non seulement l'importation enrichissait; mais que l'exportation était une cause d'appauvrissement, — ce qu'il démontrait, d'ailleurs, dans les termes suivants :

“On dit que la balance du commerce est favorable quand l'excédent est en faveur de l'exportation, comme si l'importation, qui représente les objets utiles au travail et à la vie, entrant dans le pays, n'est pas l'expression plus directe et plus immédiate du bien-être que l'exportation, expression des choses utiles qui s'en vont!”

Et un autre éminent apôtre, Jules Simon, animé d'un zèle non moins ardent, mit fin à certaines inquiétudes que manifestaient quelques hommes de foi hésitante, en affirmant que, peut-être, la France pouvait être battue sur certains terrains, mais qu'il y en avait deux au moins sur lesquels elle était invincible : le vin et le blé. En effet, écrivait Jules Simon :

“On nous battra sur l'industrie du coton et sur d'autres industries; “mais sur la production des céréales, on aura grand-peine à nous suivre, et jamais on n'arrivera à nous concurrencer pour la production du vin”.

Tout cela parut péremptoire aux naïfs, et les hommes qui firent mine de se rebeller furent regardés comme des barbares ou des malheureux, mûrs pour les petites maisons.

Après cela, les années succédèrent aux années et, de plus en plus, furent traités d'ignares, voire de malfaiteurs dangereux, ceux qui pensaient qu'à force d'acheter des produits à l'étranger, on finirait par décourager, puis par anéantir la production nationale; qu'on tarirait ainsi la source du travail, c'est-à-dire des salaires et des profits; qu'en d'autres termes on nous conduirait à la révolution de la misère et de la faim.

Et si rapides sont les progrès du mauvais esprit, qu'un jour vint où les peuples se prirent à penser les choses les plus subversives! Par exemple, qu'ils étaient peut-être bien les dupes de la Grande-Bretagne, et aussi, que pour acheter les produits dont on avait besoin, il fallait pouvoir les payer; qu'on n'avait le moyen d'acheter que si l'on produisait d'abord, et si l'on trouvait ensuite, tout au moins dans son propre pays, des acheteurs à ses propres produits.

Et la lumière se fit bientôt si complète, que tous les peuples décidèrent de fermer leurs portes aux marchandises étrangères dont ils pouvaient produire les similaires... Et on les vit travailler à se suffire à eux-mêmes dans la mesure du possible, fût-ce au prix de quelques sacrifices momentanés imposés aux acheteurs — qui se trouvaient d'ailleurs, être en même temps des producteurs.

Et il arriva ceci de contraire à toutes les prédictions des libre-échangistes : que, dans la plupart des pays, on produisit aussi bien, souvent mieux même et à aussi bon marché qu'en Angleterre. De sorte qu'il se rencontra nombre de gens pour regretter de n'avoir pas su se tenir en défiance contre les malins qui avaient réussi à parer des mirages d'une prétendue science, une doctrine qui n'avait pas le sens commun.

o o o

Et les peuples se trouvèrent fort bien de cette évolution, mais la Grande-Bretagne s'en trouva fort mal.

Elle était prise à son propre piège.

Cependant, comme les Anglais sont un peuple pratique, ils comprirent qu'ils auraient tort de s'entêter dans le culte de principes sur la valeur desquels ils avaient toujours été fixés. Ils changèrent de tactique.

Un homme s'était levé dans Israël qui s'appelait Chamberlain. Il fit entendre un nouvel Evangile qui était tout le contraire du précédent. On avait pris d'abord des voies détournées pour pratiquer une sorte de protectionnisme hypocrite; puis, un beau jour, on jeta le masque et on proclama la nécessité de revenir, en Angleterre, au régime de la protection.

Ce fut l'abomination de la désolation. Les fidèles désertèrent les autels élevés à Saint-Paul et à Westminster aux grands